

1980

L'an zéro du monde contemporain?

Jérôme Meizoz, Gilles Philippe (éds)



1980

L'an zéro du monde contemporain?

Volume édité par
Jérôme Meizoz et Gilles Philippe

Comité éditorial et scientifique de ce numéro

Jérôme Meizoz, Université de Lausanne

Gilles Philippe, Université de Lausanne

Couverture

1980, composé avec la police Alt Retro créée par Andreas Leonidou.

Rédaction et mise en pages: Florence Bertholet

Achévé d'imprimer en numérique sur les presses de la Reprographie de l'Université de Lausanne en mars 2020

ISBN 978-2-940331-73-4

ISSN 0014-2026

© Université de Lausanne, Revue Études de lettres, Lausanne 2020.

Bâtiment Anthropole, CH-1015 Lausanne www.unil.ch/edl redaction.edl@unil.ch

Tous droits réservés.

Réimpression ou reproduction interdite par n'importe quel procédé, notamment par microfilm, xérographie, microfiche, microcarte, offset, etc.

Imprimé en Suisse

TABLE DES MATIÈRES

Jérôme MEIZOZ, Gilles PHILIPPE De quoi l'année 1980 est-elle le nom ?	9
--	---

Sociétés

Cédric MARGOT, Gilles MERMINOD « Huitante » ou « quatre-vingts » ? (Im)mobilité et stratification sociale à l'université	15
David BOUVIER Ithaque 1980	21
Marta CARAION Théories et ruses du quotidien : Bucarest 1980	27
Nicola POZZA Inde, pays protéiforme : là où tout a commencé	33
Hadrien BUCLIN Politique suisse et patriarcat : le débat de 1980 sur la rente de retraite des femmes mariées	39
Marie-Hélène CÔTÉ De français canadien à québécois à laurentien : la résolution de trois siècles de débats terminologiques	43
Thérèse JEANNERET, Anne-Christel ZEITER L'avènement de la didactique des langues étrangères : entre humanisme et néolibéralisme	47
Audrey LOETSCHER The picnic is over... or maybe not : impératif de croissance vs protection de l'environnement, ou l'impossible conciliation	51

Aris XANTHOS	
1980 : quand l'utilisateur rencontre l'ordinateur	55
Marie SANDOZ	
Une télévision satellite suisse ? Libéralisation de l'audiovisuel public et « nouveaux médias » : l'année 1980	59
François VALLOTTON, Anne-Katrin WEBER	
Un scandale télévisuel dans l'été chaud zurichois	63
Marc ESCOLA	
L'avenir sans illusions	69

Savoirs

Antonin WISER, Katia SCHWERZMANN	
Derrida, Kittler et le calendrier des post-	75
Jacob LCHAT	
L'historiographie au miroir	81
Pierre VOELKE	
« Un Eichmann de papier » : Pierre Vidal-Naquet et le négationnisme	85
Danièle TOSATO-RIGO	
Menocchio, meunier du Frioul : a star is born	91
Vivien POLTIER	
Les raisons d'un travestissement	95
Jérôme JACQUIN	
1980 : Du sens pratique de gravir une échelle. Bourdieu et Ducrot sur le toit du monde	99
Anita AUER	
Sociolinguistique historique : la naissance d'une nouvelle discipline	103
Marianne KILANI-SCHOCH	
Arbitraire ou motivation des structures linguistiques ? Le tournant de 1980	107
Gilles PHILIPPE	
L'an zéro du « moment énonciatif » ?	113

Adrienne PETIT	
80 année rhétorique	117
Léonard BURNAND	
Le renouveau constantien	121
Alain CORBELLARI	
1980 : Paul Zumthor prend sa retraite	125

Littératures

Julie CROHAS COMMANS	
Premières. Les Lettres au féminin en 1980	131
Valérie COSSY	
1980 : un écrivain romand est une femme	135
Martine HENNARD DUTHEIL DE LA ROCHÈRE	
Angela Carter lectrice de Colette, ou les affinités électives	141
François DEMONT	
Gracq et la modernité fragmentaire	147
Stéphane MAFFLI	
Gary/Ajar : la mort du double auteur	151
Arnaud BUCHS	
Le retour de l'auteur	155
Nicolas RIEDER	
1980. L'encyclopédie en colonne	159
Alexeï EVSTRATOV	
La littérature <i>in a twilight zone</i> :	
<i>Entre le chien et le loup</i> de Sasha Sokolov	163
Joël ZUFFEREY	
Une fable postmoderne aux sentiers qui bifurquent :	
<i>Le Nom de la rose</i> d'Umberto Eco	169
Alberto RONCACCIA	
Giorgio Bassani 1980	175
Cesare POMARICI	
Paolo Volponi, <i>Il lanciatore di giavellotto</i> :	
régler ses comptes avec son propre passé	181

Mathilde ZBAEREN	
Partenaire silencieux	185

Cultures

Kornelia IMESCH	
L'an zéro du monde contemporain à la Biennale de Venise : de <i>Aperto</i> à une <i>Strada Novissima</i>	193
Nicolas GEX	
Controverse scientifique ou politique ? Marcel Bénabou <i>persona non grata</i> à la Fondation Hardt	197
Raphaël BARONI, Raphaël OESTERLÉ	
<i>RAW</i> : la fin de la puberté pour la bande dessinée américaine	201
Pierre RABOUD	
Opéra des émeutes : les musiques jeunes, de la rue à la reconnaissance	205
Gaspard TURIN	
De l'hégémonie de l'artiste individuel dans la musique populaire	209
Claude MEYER	
Accords sous tension. La redéfinition du contrat social dans l'album <i>Répression</i>	213
Camille VORGER	
La chanson de Renaud ou l'émergence d'un <i>flow</i> nouveau	217
Alain BOILLAT	
Les voix narratives de <i>Mon oncle d'Amérique</i>	225
Émilien SERMIER	
De la poésie couturière : la collection automne-hiver d'Yves Saint Laurent	231
Jérôme MEIZOZ	
Édition indépendante, librairie et grande distribution : un tournant décisif	237
Stéphanie BRAENDLY	
L'Âge d'Homme : prix Nobel et lettres de noblesse	241
Marc ATALLAH, Colin PAHLISCH	
Naissance du cyberpunk : quand le numérique devint métaphore...	245

UNE FABLE POSTMODERNE AUX SENTIERS QUI BIFURQUENT : *LE NOM DE LA ROSE* D'UMBERTO ECO

En 1962, à une époque où les sciences humaines traversent leur moment structural, Umberto Eco souligne qu'une structure ne postule pas de clôture, ce qu'il montre dans une œuvre de James Joyce qui « organise esthétiquement un appareil référentiel qui est déjà, par lui-même, ouvert et ambigu »¹. L'ouverture ne réside pas uniquement dans la pluralité des interprétations possibles, mais également dans les composantes sémiologiques qui constituent l'œuvre. Quelque trente ans plus tard, en 1990, alors que le déconstructionnisme domine la pensée herméneutique, Umberto Eco publie *Les limites de l'interprétation*. L'interprétation est alors conçue comme un processus de sémiiose selon lequel tout texte génère des lectures multiples tout en exerçant sur elles une force régulatrice.

Entre l'essai consacré à l'ouverture herméneutique et l'essai attaché à sa limitation sémiologique, Eco publie son premier roman, *Le Nom de la rose*. L'événement a lieu en 1980.

On le sait, le roman représente un univers médiéval qui n'est pas sans prétention à l'authenticité : lieu (le nord de l'Italie), temps (vers 1327), personnages (Jean XXII, Michel de Césène, Bernard Gui...). Mais si le monde du roman s'édifie sur un fond historique, il vise aussi à l'investir et à le réinventer. Plutôt qu'un catalogue d'infractions par rapport aux données de l'Histoire, c'est leur mode d'aménagement qu'il faut dégager pour saisir la logique de l'invention, c'est-à-dire la technique poétique qui a généré le monde du *Nom de la rose*.

1. U. Eco, *L'œuvre ouverte*, p. 59.

Notons en premier lieu que c'est une liberté d'associations qui donne naissance au protagoniste Guillaume de Baskerville. Bien qu'un nom propre n'ait pas de signification lexicale, celui-ci ne manque pas de faire signe par évocation : le prénom rappelle Occam, le champion du nominalisme, tandis que le patronyme évoque un univers plus moderne, celui de Sherlock Holmes. Un tel patrimoine onomastique annonce des compétences remarquables. En voici un échantillon. Guillaume et le jeune Adso gravissent une montagne et s'approchent de leur destination, une abbaye. Sur le chemin, ils rencontrent le cellérier du monastère qui les salue :

- Je vous remercie, seigneur cellérier, répondit cordialement mon maître, et j'apprécie d'autant plus votre courtoisie que pour me saluer vous avez interrompu votre poursuite. Mais n'ayez crainte, le cheval est passé par ici et a pris le sentier de droite. Il ne pourra pas aller bien loin car, arrivé au dépôt des litières, il devra s'arrêter. Il est trop intelligent pour se précipiter le long du terrain abrupt...
- Quand l'avez-vous vu ? demanda le cellérier.
- Nous ne l'avons pas vu du tout, n'est-ce pas, Adso ? dit Guillaume en se tournant vers moi d'un air amusé. Mais si vous cherchez Brunel, l'animal ne peut être que là où j'ai dit.

Le cellérier hésita. Il regarda Guillaume, puis le sentier, et enfin demanda :

- Brunel ? Comment savez-vous ?
- Allons, allons, dit Guillaume, il est évident que vous êtes en train de chercher Brunel, le cheval préféré de l'Abbé, le meilleur galopeur de votre écurie, avec sa robe noire, ses cinq pieds de haut, sa queue somptueuse, son sabot petit et rond mais au galop très régulier ; tête menue, oreilles étroites mais grands yeux².

Quelques pages plus loin, Guillaume de Baskerville dévoile à Adso la manière par laquelle il a pu, à partir de quelques traces repérées dans la neige, connaître le nom du cheval impliqué :

2. U. Eco, *Le Nom de la rose*, p. 35.

Certes ce type d'empreintes m'exprimait, si tu veux, le cheval comme *verbum mentis*, et me l'eût exprimé partout où je l'aurais trouvé. Mais l'empreinte en ce lieu précis et à cette heure du jour me disait qu'au moins un cheval, parmi tous les chevaux possibles, était passé par là. Si bien que je me trouvais à mi-chemin entre l'acquisition du concept de cheval et la connaissance d'un cheval individuel. Et en tout cas ce que je savais du cheval universel m'était donné par la trace, qui était singulière. Je pourrais dire qu'à ce moment-là j'étais prisonnier entre la singularité de la trace et mon ignorance, qui prenait la forme extrêmement diaphane d'une idée universelle. Si tu vois quelque chose de loin et ne comprends pas de quoi il retourne, tu te contenteras de le définir comme un corps étendu en extension. Quand il se sera approché de toi, tu le définiras alors comme un animal, même si tu ne sais pas encore s'il s'agit d'un cheval ou d'un âne. Et enfin, quand il sera plus près, tu pourras dire que c'est un cheval, même si tu ne sais pas encore si c'est Brunel ou Favel. Et seulement quand tu seras à la bonne distance, tu verras que c'est Brunel (autrement dit ce cheval et pas un autre, quelle que soit la façon dont tu décides de l'appeler). Et là ce sera pleine connaissance, l'intuition du singulier³.

Le raisonnement consiste à partir d'un genre pour ensuite le spécifier différemment, avant d'envisager ses qualités particulières et, finalement, de l'identifier dans sa stricte singularité. La transition d'une catégorie à l'autre correspond à une descente, branche à branche, de l'arbre de Porphyre, du plus général au plus spécifique. Mais le héros du récit saisit finalement un être singulier, le cheval Brunel, ce à quoi une « différence spécifique » ne peut donner accès. La saisie du singulier correspond à un usage extensionnel des catégories censées pointer vers les choses et pour lequel l'intuition constitue la forme ultime de connaissance.

Une vision philosophique est ici en jeu : la catégorie générale « cheval » n'a de réel que les chevaux singuliers qui la composent, de sorte qu'elle constitue un signe susceptible de les dénoter. Mais chez Occam, c'est bien l'intuition sensible qui fonde la connaissance ou reconnaissance d'un être singulier. Or, le personnage du récit n'a précisément pas vu le cheval avant de le désigner par son nom propre. La transition de l'espèce au nom de l'individu n'est pas justifiable dans le cadre de l'empirisme occamien. Le processus inférentiel qui, de la catégorie, débouche sur l'individu singulier jusque-là inconnu est à mettre sous le patronage de

3. *Ibid.*, p. 42 sq.

la sémiologie de Charles Sanders Peirce, plutôt que sous celui d'Occam. Confirmation en est donnée trois cents pages plus loin :

Tu vois, dans le cas du cheval Brunel, quand j'aperçus les traces, je fabriquai grand nombre d'hypothèses complémentaires et contradictoires : il pouvait s'agir d'un cheval en fuite, il se pouvait que sur ce beau cheval l'Abbé fût descendu le long du sentier pentu, il se pouvait qu'un cheval Brunel eût laissé des traces sur la neige, et un cheval Favel, la veille, ses crins dans le buisson, et que les branches eussent été brisées par des hommes. Je ne savais pas quelle était la bonne hypothèse tant que je n'eus pas vu le cellérier et les servants qui cherchaient avec anxiété. Alors je compris que l'hypothèse Brunel était la seule juste, et j'essayai de voir si elle était vraie, en apostrophant les moines comme je le fis. J'ai gagné, mais j'aurais bien pu perdre aussi⁴.

Les empreintes que Guillaume de Baskerville a remarquées ont une fonction iconique, dans la mesure où les traces laissées par un cheval ressemblent à des traces de cheval... , mais aussi une fonction « indexicale », puisque les traces particulières qui ont été vues (*token*) impliquent, par contiguïté, qu'un cheval singulier en soit la cause. Plusieurs signes sont donc mis en relation par hypothèse et conduisent l'interprète à émettre une conclusion qui ne présente aucune nécessité logique. Telle est précisément, selon Peirce, la démarche par abduction, dont les deux moteurs sont la faillibilité et la vérification des découvertes.

Le héros du roman apparaît finalement comme une composition originale qui emprunte à Guillaume d'Occam autant qu'à l'enquêteur imaginé par Conan Doyle ; mais sa consistance doit également beaucoup à Porphyre (donc passablement à Aristote également), à Peirce, ainsi qu'à Zadig, lui aussi capable de décrire le cheval du roi qu'il n'a jamais vu. Cette figure polymorphe, qui oscille entre syncrétisme et patchwork, réunit toutes les qualités d'un artefact postmoderne dépourvu d'âge. En l'inscrivant dans un contexte médiéval, Umberto Eco révisé, à sa manière, une portion de l'encyclopédie et réinvente le Moyen Âge. Ainsi, lorsque Guillaume de Baskerville pense par abduction, découvre de l'inconnu, crée de nouvelles cohérences dans son environnement, il se fait l'habitant d'un monde en devenir – en un mot, d'un monde « ouvert ». Mais *Le Nom de la rose* n'en reste pas là, il propose aussi une défense et

4. *Ibid.*, p. 384 sq.

illustration des limites de l'interprétation qui répond à des tests de vérification et de falsification. C'est ainsi qu'Umberto Eco a créé, en 1980, une bifurcation majeure sur le sentier aventureux de l'herméneutique à l'époque postmoderne.

Joël ZUFFEREY

Section de français, Faculté des lettres, Université de Lausanne

BIBLIOGRAPHIE

- Eco, Umberto, *L'œuvre ouverte* (1962), trad. Ch. Roux de Bézieux, Paris, Seuil, 1979.
—, *Le Nom de la rose* (1980), trad. J.-N. Schifano, Paris, Le Livre de poche, 1983.